

Reviews of the following books :

Ba, Daha Cherif, 2013, *Cultures populaires en Sénégambie : l'exemple des Fulbe (1512-1980)*, Paris, L'Harmattan, Préface du Pr. Ousseynou Faye, ISBN : 978-2-296-99840-7. Par Hamadou Adama

Motaze Akam, 2011, *Sociologie de Jean-Marc ELA. Les voies du social*, Paris, L'Harmattan, Etudes africaines, ISBN : 978-2-296-55141-1 Par Adidjatou Koupra

Marcelin Vounda Etoa, 2015, *Acteurs culturels d'ici et d'ailleurs*, Yaoundé, CLE/PUY, par Pare Daouda,

Mengue Me Ndongo Jean Paulin, 2015, *La médecine chez les Peuls du Cameroun septentrional : 1754-2013*, Paris, L'Harmattan, ISBN : 978-2-343-02680-0 par Hamadou Adama

Recensions des ouvrages suivants :

Ba, Daha Cherif, 2013, *Cultures populaires en Sénégambie : l'exemple des Fulbe (1512-1980)*, Paris, L'Harmattan, Préface du Pr. Ousseynou Faye, ISBN : 978-2-296-99840-7. Par Hamadou Adama

Motaze Akam, 2011, *Sociologie de Jean-Marc ELA. Les voies du social*, Paris, L'Harmattan, Etudes africaines, ISBN : 978-2-296-55141-1 Par Adidjatou Koupra

Marcelin Vounda Etoa, 2015, *Acteurs culturels d'ici et d'ailleurs*, Yaoundé, CLE/PUY, par Pare Daouda,

Mengue Me Ndongo Jean Paulin, 2015, *La médecine chez les Peuls du Cameroun septentrional : 1754-2013*, Paris, L'Harmattan, ISBN : 978-2-343-02680-0 par Hamadou Adama

Ba, Daha Cherif, 2013, *Cultures populaires en Sénégambie : l'exemple des Fulbe (1512-1980)*, Paris, L'Harmattan, Préface du Pr. Ousseynou Faye, 394p. ISBN : 978-2-296-99840-7.

En lisant l'ouvrage de Ba Daha Chérif, sur les cultures populaires des Fulbe en Sénégambie, on est frappé par la ressemblance de certains aspects géographiques, de certains traits culturels, de certaines postures et inventions populaires avec l'Adamawa, cette région historique comprise entre le nord-est nigérian, le septentrion camerounais et l'ouest tchadien dans laquelle l'empreinte des Fulbé, inscrite depuis plusieurs siècles, reste aujourd'hui encore très prégnante. Ces peuples, séparés par la géographie, se trouvent être rapprochés par la culture, la tradition, le patrimoine, les pratiques socioprofessionnelles et les expériences historiques. Les productions culturelles, qu'elles soient poétiques ou prosodiques, les sites de productions, qu'ils soient scéniques, chorégraphiques ou équestres, les acteurs et personnages, qu'ils soient individuels ou collectifs, évoquent l'Adamawa, sa géographie, son patrimoine, sa culture, ses traditions, ses pasteurs et ses veillées rythmées par les histoires des *waynaabe* (sing. *gaynaako* : bouvier). La Sénégambie aurait très bien pu être cet Adamawa où s'inventent et se réinventent une ruralité dynamique porteuse d'initiatives historiques scellées et reproduites par la parole, l'oralité et la mutualité.

Comme l'Adamawa, la Sénégambie a aussi fait l'expérience de l'islam, cette religion et cette législation, qui n'a pas manqué d'influer sur les valeurs, traditions et pratiques des fidèles convertis. L'éducation pastorale, l'instruction coranique et l'érudition islamique ont non seulement donné naissance à d'importants foyers de formation aux savoirs musulmans mais, elles ont aussi introduit de nouvelles formes de gestion des cités, des hommes et de l'ordre transcendant. De ce métissage, nous renseigne l'auteur, sont aussi nées des formes poétiques dissidentes et déviantes. Contrairement à l'Orient musulman où certains compositeurs des paroles déviantes ont été pourchassés, en Sénégambie, du fait probablement de l'inculturation des principes islamiques dans des organisations confrériques, à l'instar de la Tijjaniyya, les auteurs des paroles gênantes évoluent certes dans la marginalité, mais celle-ci est empreinte de tolérance, d'ouverture et d'acceptation. La parole gênante des *almuudo ngay*, nous informe Ba Daha Cherif, transcende et dépasse les frontières sociales, gomme les inégalités entre nobles et roturiers et les confond dans le même traitement favorable ou

défavorable. Elle ne craint ni le puissant ni le courageux, ignore ou martyrise le pauvre et l'avare, défie les interdits et les convenances sociales, désacralise l'intimité, ridiculise et injurie le maître et torture l'esclave. Bien évidemment, la dimension farcesque des *almuudo ngay* rappelle celle des grands orateurs talentueux de l'Adamawa, à l'instar d'Ali Koura, Bouba Guerdele ou Yérima Namkay et Baba Ouladdi, entre autres.

Outre la rencontre avec l'islam, l'expérience de la colonisation, de l'urbanisation et des mutations culturelles ont engendré des réajustements, des aménagements, des repositionnements au sein du patrimoine immatériel des Fulbe de la Sénégalie. L'introduction de nouveaux instruments de musique, les échanges interculturels et la scolarisation font des espaces urbains des lieux d'une nouvelle forme d'expression culturelle et artistique. Le principal enjeu ici, prévient l'auteur, se décline en termes de résistance, d'adaptation aux défis du temps, de l'espace et de la nouveauté.

Comme le souligne le préfacier, Professeur Ousseynou Faye, le livre de Daha Cherif, composé de dix chapitres, « contribue fortement à l'enrichissement des connaissances sur des aspects aussi négligés, voire ignorés que les ingénieuses inventions culturelles, festives, folkloriques, « carnavalesques » des sociétés sénégalaises en général et des entités Fulbe, en particulier ».

En somme, l'ouvrage de Ba Daha Chérif rend admirablement compte de la difficulté liée à la diffusion et à la consommation en milieu urbain de la culture fulbé. L'auteur pose la problématique de la sortie de la marginalité et de la production de la modernité dans les sociétés sénégalaises certes mais aussi dans toutes les sociétés imprégnées des valeurs pastorales, de l'oralité et de la ruralité.

Hamadou Adama

Professeur à l'Université de Ngaoundéré

Cet article est protégé par les droits d'auteur de l'auteur. Il est publié sous une licence d'attribution Creative Commons (CC BY NC ND 4.0 <https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/deed.fr>) qui permet à d'autres de copier et de distribuer le matériel sur n'importe quel support ou format, sous une forme non adaptée, à des fins non commerciales uniquement, et à condition que l'auteur soit cité et que la publication initiale ait lieu dans ce journal.



This article is copyright of the Author. It is published under a Creative Commons Attribution License (CC BYNC ND 4.0 <https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>) that allows others to copy and distribute the material in any medium or format in unadapted form only, for noncommercial purposes only, and only so long as attribution is given to the creator and initial publication in this journal.

Motaze Akam, 2011, *Sociologie de Jean-Marc ELA. Les voies du social*, Paris, L'Harmattan, Etudes africaines, 214p. ISBN : 978-2-296-55141-1

L'ouvrage publié par Motazé Akam sur le sociologue, théologien et anthropologue camerounais Jean Marc Ela est une synthèse de l'œuvre de ce dernier Il s'ouvre par un survol rapide de la vie de Jean-Marc Ela et, surtout, comment celle-ci fut une vie de combat pour la liberté et la justice. On y apprend aussi qu'au cours de sa formation académique, certains de ses professeurs, à savoir Georges Gusdorf et Henri Lefebvre auront influencé ses choix méthodologiques quant à l'interdisciplinarité. L'auteur a organisé son ouvrage autour des grands champs de la sociologie élanienne que sont la sociologie de la théologie africaine, la sociologie du « monde d'en bas » et la sociologie de la production scientifique.

La première partie, intitulée la sociologie de la théologie africaine consiste en une socio analyse de la manière dont la religion chrétienne a été diffusée en Afrique. De l'analyse des œuvres d'Ela consacrées à ce sujet, l'auteur constate qu'Ela fait une critique sociologique de la théologie, en interrogeant les pratiques chrétiennes africaines dans leur rapport à l'homme africain. Ces pratiques véhiculent plutôt la dépendance, la tyrannie des clercs, la domination et l'asservissement de l'homme dans les Eglises africaines, à travers ses rites et notamment l'eucharistie. Il propose de passer d'une théologie de soumission à une théologie de libération, afin de permettre à l'Africain de rester toujours maître de son patrimoine socioculturel.

De la deuxième partie intitulée la sociologie du « monde d'en bas », on peut en retenir que le « monde d'en bas » renvoie aux petites gens, les paysans, les jeunes, les femmes qui, par leur débrouillardise, leur bricolage, parviennent à construire le social dans la banalité malgré la marginalisation dont ils sont victimes. Selon l'auteur la démarche élanienne sur les questions de développement se comprend à partir de ce « monde d'en bas » car, son discours social met en exergue les concepts de dynamique, changement, contradiction, tension, conflit, Etat, pouvoir, violence. Aussi, penser le développement revient-il donc à renoncer à tous les modèles admis jusque-là pour le penser « d'en bas ». Du coup le développement ne saurait être pensé de l'extérieur, et imposé par les institutions de Bretton Woods dont la démarche est dénoncée par Ela. Le « monde d'en bas », malgré sa marginalisation, reste le lieu de l'afro-renaissance, un autre concept cher à Ela car, c'est de lui que doit survenir le développement de l'Afrique.

La troisième partie de cet ouvrage qui a pour titre « une sociologie de la production scientifique en Afrique » clame un renouveau de la pratique scientifique en Afrique. L'auteur

relève trois points incontournables dans cette sociologie : il s'agit d'une épistémologie de la transgression, des nouvelles problématiques, et des obstacles à la production scientifique en Afrique. Le concept « épistémologie de la transgression » est « une remise en cause des certitudes acquises et des modèles dominants qui traversent la théorie du développement en Afrique qu'il convient de décoloniser pour retrouver les voies de l'afro-renaissance » (Motazé, 2015 : 83). Cette rupture épistémologique signifie rompre avec la pensée reçue jusque-là, en s'inspirant de Cheikh Anta Diop et d'Alioune Diop. Il s'agit de « décoloniser » l'esprit de l'Africain, trop longtemps resté sous le joug de l'Occident. La sociologie élanienne propose de changer de regard et d'en adopter un nouveau qui saisit cette fois-ci pleinement les dynamiques internes à l'œuvre dans les sociétés africaines, elle invite à apprendre à connaître l'Afrique de l'intérieur, à produire le savoir dans le contexte spécifiquement africain.

Dans la conclusion de son ouvrage l'auteur fait remarquer que la sociologie de Jean Marc Ela, à travers les champs étudiés, ouvre les voies à l'analyse du social, chère à lui et qui constitue actuellement son domaine de recherche.

Au sortir de la lecture de ce livre, le lecteur peut prétendre connaître la pensée sociologique de Jean Marc Ela, car l'ouvrage dont l'écriture est simple et l'expression accessible à tous, contient l'ensemble des œuvres sociologiques de Jean-Marc Ela. Il rend explicite les concepts chers à ce dernier. Cependant, on peut lui reprocher de s'être un peu trop collé au texte de Yao Assogba qui nous offre également une synthèse des travaux de Jean-Marc Ela dans un entretien avec celui-ci.¹ En outre, le déséquilibre dans les différentes parties crée une confusion dans l'appréhension de certains concepts, à l'exemple de l'épistémologie de la transgression qui revient dans la deuxième et troisième parties.

De plus, si au début de l'ouvrage, l'auteur prétend ne s'attarder qu'à la dimension sociologique cependant, dès son entame, on se rend vite à l'évidence que chez Ela, théologie et sociologie s'imbriquent. Il est donc difficile pour le lecteur d'établir cette distinction entre ces deux domaines de savoir. On dirait d'ailleurs que les deux se confondent, que ce soit chez Ela ou chez l'auteur, puisqu'en fin de compte l'auteur parle d'une sociologie de la théologie africaine.

Hormis ces quelques remarques, l'ouvrage est de lecture agréable. Sur le plan méthodologique, l'auteur s'est uniquement intéressé aux productions sociologiques de Jean-Marc Ela et en a ressorti deux paradigmes qui sous-tendent ses œuvres: l'épistémologie de la

¹ Yao Assogba, *Jean Marc Ela : le sociologue et théologien africain en boubou*, Paris, l'Harmattan, 1999, 107p.

transgression et celle de la libération de l'homme africain. L'ouvrage, comme le dit son auteur, ouvre les voies à l'analyse du social africain dans les questions du développement dont son apport reste indéniable dans la recherche en sciences sociales en général et, particulièrement, dans la recherche sociologique. Pour les étudiants et pour les chercheurs en sociologie, il peut constituer un ouvrage de référence pour le choix de terrain, la collecte et l'analyse des données.

Adidjatou Koupra

Professeure des lycées d'enseignement général

Cet article est protégé par les droits d'auteur de l'auteur. Il est publié sous une licence d'attribution Creative Commons (CC BY NC ND 4.0 <https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/deed.fr>) qui permet à d'autres de copier et de distribuer le matériel sur n'importe quel support ou format, sous une forme non adaptée, à des fins non commerciales uniquement, et à condition que l'auteur soit cité et que la publication initiale ait lieu dans ce journal.



This article is copyright of the Author. It is published under a Creative Commons Attribution License (CC BYNC ND 4.0 <https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>) that allows others to copy and distribute the material in any medium or format in unadapted form only, for noncommercial purposes only, and only so long as attribution is given to the creator and initial publication in this journal.

Marcelin Vounda Etoa, 2015, *Acteurs culturels d'ici et d'ailleurs*, Yaoundé, CLE/PUY, 345 pages

Il y a dans le livre de Marcelin Vounda Etoa un ensemble de faits pouvant relever de l'anecdote. Les images des plus hétéroclites se bousculent, se juxtaposent et puis, finalement, font sens dans un domaine que d'aucuns considèrent peu ou pas du tout porteur. Le domaine culturel, en effet, est souvent laissé pour parent pauvre dans une société où la course au matériel et au paraître tend à se poser comme priorité, sinon unique motivation dans la vie. Dans un tel contexte, la culture qui est, selon l'expression consacrée, « ce qui reste quand on a tout oublié », c'est-à-dire le fonds permanent, l'identité profonde, l'empreinte indélébile des peuples, la culture s'en va à-vau-l'eau.

Acteurs culturels d'ici et d'ailleurs est une somme, autant dire une totalité et une perspective à la fois. De la totalité, le livre témoigne de la nécessité de faire le point sur les activités d'un chroniqueur, d'un observateur de l'espace culturel au Cameroun et au-delà. Des premiers émois, des balbutiements critiques dans la presse locale, précisément dans le tabloïd *Mutations*, qui reconnaît en ce jeune enseignant, au moment où il se crée, un talent certain, et lui ouvre ses colonnes, à la maturité, au talent éprouvé et exercé dans *Patrimoine*, revue créée par l'auteur, et spécialisée dans le domaine culturel.

Il y a dans ce livre un effort de saisir de la pensée d'un intellectuel, d'un passionné de la culture, au moment où celle-ci se forge, au cœur même de son émergence. Et l'ouvrage, tel que présenté, donne au lecteur la possibilité de feuilleter les pages, nombreuses, parfois hétéroclites, du cheminement de notre culture nationale, et des acteurs de cette culture.

345 pages, contenant un texte introductif, juste ce qu'il faut pour restituer le contexte et expliquer les motivations qui ont conduit à la production du livre, l'une, entre autres de ces motivations étant le désir de pérennité, le souci de constituer des traces durables, qui ne s'effacent pas, ou ne disparaissent pas avec les supports, essentiellement les journaux, qui les ont portées dans leurs premiers moments.

Vient ensuite le texte ou plutôt la compilation de textes. Il s'agit de l'ensemble des chroniques culturelles signées dans les journaux depuis une vingtaine d'années. Mais dans le présent ouvrage, l'auteur les rassemble et les regroupe sous divers chapeaux. Ainsi parvient-il à subdiviser son ouvrage en 3 parties.

La première, intitulée « Figures », recense les figures marquantes de la littérature, qu'elles soient d'ici ou d'ailleurs. Les nombreux auteurs, de Senghor à Simenon, de Oyono Mbia à Le Clézio, de Sévérin Cécile Abéga à Thierno Monenembo, tous apparaissent comme porteur de

valeurs et de références esthétiques et littéraires indéniables. Au fil des articles parus dans la presse locale, et sous la plume de Marcelin Vounda Etoa, ils apparaissent comme des repères dont le monde littéraire et, plus généralement, les acteurs culturels d'hier et d'aujourd'hui peuvent s'enorgueillir.

La deuxième, dont le titre est « Ecritures », évoque les nombreux traitements dont les auteurs font l'objet, tant en milieu universitaire que dans le grand public. La réception des auteurs, l'analyse de leurs œuvres dans les milieux littéraires, le rayonnement ou non de leur pratique, fournissent au critique et à l'observateur un bon prétexte pour partager avec nous ses réflexions sur le devenir de la culture, au plan national et même international.

La troisième partie de l'ouvrage traite des « Conjectures ». Elle ouvre des perspectives, parfois polémiques, sur des prises de position et des phénomènes littéraires susceptibles de durer ou non mais qui, à tout le moins, ne peuvent laisser indifférent. A titre d'exemple, citons un extrait de l'article traitant de la publication à Paris, de *La Revue littéraire du Monde noir* : « Ignorer que l'Afrique du Nord, l'Afrique du Sud et que, par-delà la question linguistique, les Afriques anglophone, lusophone, etc., sont des parties intégrantes de notre continent est, sinon suspect, du moins simpliste. *La Revue littéraire du Monde Noir* fait finalement un peu vieux jeu et anachronique».

A tout prendre, *Acteurs culturels d'ici et d'ailleurs* est un riche témoignage sur une époque, celle du Cameroun des années 1990-2010, où la culture aurait pu paraître comme marque identitaire des peuples. Le livre ouvre une fenêtre sur nos peurs, nos envies, nos mesquineries contre nous-mêmes. En traitant de la lecture, de la musique, de la politique du livre scolaire, des musées, de l'apprentissage de l'art dans les milieux éducatifs, etc., en traitant de tous ces sujets qui relèvent de la formation et de la définition même de l'*homo camerouniens*, Marcelin Vounda Etoa cultive notre mémoire et trace un itinéraire. Notre parcours (celui que nous avons effectué jusque-là), mais également notre cheminement (la voie, longue et tortueuse encore à explorer), témoignent de l'étroitesse de la porte par laquelle notre culture doit passer pour arriver, un jour peut-être, à asseoir notre identité camerounaise. *Acteurs culturels d'ici et d'ailleurs* donne à voir les étapes parcourues ; il les raconte, parfois au gré des circonstances, à la faveur de l'événementiel. Mais en même temps, il ouvre une fenêtre sur l'avenir, sur les conditions pour nous sortir du piège dressé autour de notre culture – et par conséquent de notre identité – par les vautours de toutes sortes. Lorsqu'il parle de la politique du livre, par exemple, il indexe les décideurs, qui choisissent les livres à mettre au programme scolaire sur des bases malsaines, ou les éditeurs étrangers qui phagocytent le

marché local, étouffant les éditeurs locaux à la faveur des moyens colossaux dont ils disposent, eux.

Mais, tout cela est dit sous forme de chronique. Le lecteur, trouvant toute son aise, lira ce qu'il voudra. Les textes peuvent ressembler à des billets d'humeur parfois, mais parfois aussi ce sont des analyses profondes, étalées sur plusieurs pages. Tout cela fait le charme du livre et de la lecture. Dans tous les cas, l'objectif initial est atteint, à savoir, sauvegarder ces bribes de pensée traduites parfois de l'événementiel, mais finalement constitutives de repères et, peut-être davantage, de repaires.

Pare Daouda,

Maître de Conférences à l'Université de Ngaoundéré

Cet article est protégé par les droits d'auteur de l'auteur. Il est publié sous une licence d'attribution Creative Commons (CC BY NC ND 4.0 <https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/deed.fr>) qui permet à d'autres de copier et de distribuer le matériel sur n'importe quel support ou format, sous une forme non adaptée, à des fins non commerciales uniquement, et à condition que l'auteur soit cité et que la publication initiale ait lieu dans ce journal.



This article is copyright of the Author. It is published under a Creative Commons Attribution License (CC BYNC ND 4.0 <https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>) that allows others to copy and distribute the material in any medium or format in unadapted form only, for noncommercial purposes only, and only so long as attribution is given to the creator and initial publication in this journal.

Mengue Me Ndongo Jean Paulin, 2015, *La médecine chez les Peuls du Cameroun septentrional : 1754-2013*, Paris, L'Harmattan, 480p. préface de Hamadou Adama. ISBN : 978-2-343-02680-0

Cet ouvrage est le fruit d'une enquête menée, de 2006 à 2012, par Jean Paulin Mengue Me Ndongo. A base de documents inédits, d'entretiens, de portraits, il aborde la problématique de la médecine en milieu peul dans le septentrion camerounais. L'un des avantages de ce précieux travail est l'analyse qu'il fait des stratégies endogènes de riposte aux souffrances et pathogènes au double plan préventif et curatif. L'approche sociohistorique, holistique qu'il adopte pour cerner les contours de la médecine dite traditionnelle chez les Peuls du Cameroun dans sa dynamique spatiale et temporelle rend compte d'une érudition bien élaborée. L'identification du système médical, celle des modes de prévention et de traitement et celle des méthodes et des techniques séculaires de guérison donnent ici tout leur sens à la pertinence de la pluridisciplinarité. Le parcours exceptionnel de l'auteur l'a amené à côtoyer plusieurs environnements culturels qui l'ont enrichi de différentes manières. Son intérêt pour les plantes médicinales, la pharmacopée et l'étiologie chez les Peuls se mue en passion. Il prospecte, explore et se documente sur le secret des plantes et les détenteurs des savoirs endogènes. Son expérience positiviste aboutit à la réalisation d'une étude fouillée sur les approches médicales chez les Peuls où l'on apprend, d'une part, que la médecine chez les Peuls du Cameroun relève d'une synthèse de plusieurs expériences accumulées par les Peuls dans leur migration du Nord Nigeria vers l'Adamawa, et de l'autre, que la rencontre entre les pratiques médicales locales et la religion islamique a contribué à un enrichissement substantiel de la médecine traditionnelle. En outre, l'ascendance, le compagnonnage, la compétence et le professionnalisme demeure au centre des préoccupations des acteurs de la médecine chez les Peuls. Il apparaît que le contrôle des compétences se fait généralement par les pairs, à l'intérieur de la corporation, par la population et, quelque peu, par des structures étatiques. Les fléaux tels que l'escroquerie, le maraboutisme ou le charlatanisme qui déforment l'image des acteurs de santé sont combattus de toutes parts, sans pour autant disparaître complètement de l'environnement social au Nord Cameroun. Les pouvoirs publics qui tentent d'organiser et de réglementer le secteur de la médecine non conventionnelle encouragent la visibilité de cette médecine dans l'espace public, en lui reconnaissant un rôle important dans l'encadrement des populations. Pour ce faire, ils organisent des rencontres dans l'optique d'inciter les acteurs de la tradi-pratique à améliorer les techniques de dépistages et de diagnostic des symptômes, les méthodes et procédés de recouvrement de la

santé en insistant sur la dynamique, la singularité et la complexité des itinéraires des guérisons. L'auteur montre finalement que par-delà les obstacles de l'histoire impérialiste, les pratiques thérapeutiques de cette médecine rejetée par les colons permettent aux patients, êtres humains et bêtes de se prémunir contre la maladie et de retrouver la guérison. La lecture de cet ouvrage, empreint d'une magie et d'un merveilleux, nécessite de se départir de notre propension à tout rationaliser. Ce livre résonne comme une invite à la découverte de soi et de l'autre. Nous avons là, l'illustration d'une belle leçon d'espoir.

Hamadou Adama

Professeur à l'Université de Ngaoundéré

Cet article est protégé par les droits d'auteur de l'auteur. Il est publié sous une licence d'attribution Creative Commons (CC BY NC ND 4.0 <https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/deed.fr>) qui permet à d'autres de copier et de distribuer le matériel sur n'importe quel support ou format, sous une forme non adaptée, à des fins non commerciales uniquement, et à condition que l'auteur soit cité et que la publication initiale ait lieu dans ce journal.



This article is copyright of the Author. It is published under a Creative Commons Attribution License (CC BYNC ND 4.0 <https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>) that allows others to copy and distribute the material in any medium or format in unadapted form only, for noncommercial purposes only, and only so long as attribution is given to the creator and initial publication in this journal.